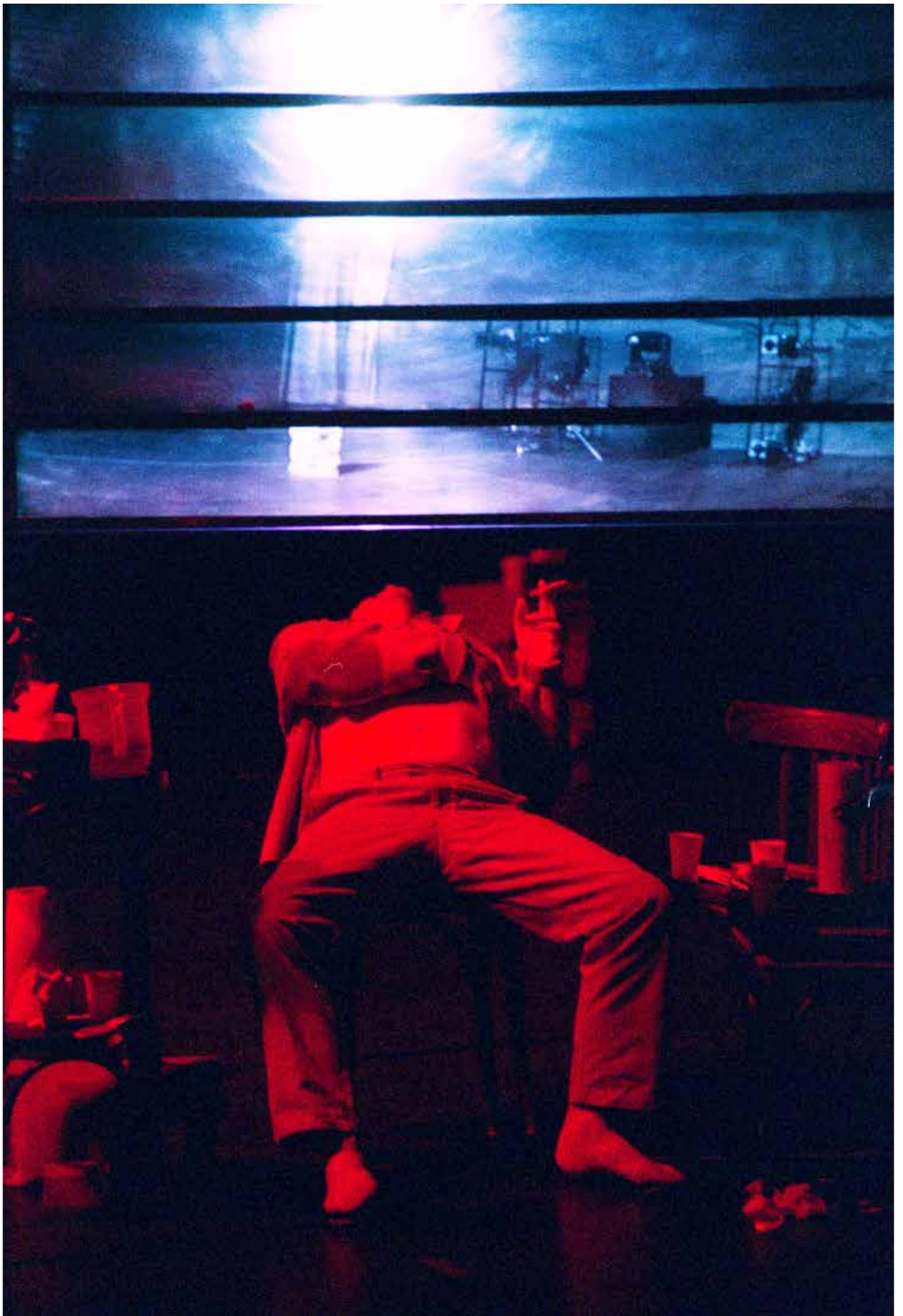


A man is sitting on a dark bench in the foreground, looking towards the camera. Behind him is a large window with a grid pattern, through which a blue-tinted landscape is visible. The scene is dimly lit, with the primary light source being the blue light from the window.

# ROUGE DÉCANTÉ

MISE EN SCÈNE GUY CASSIERS  
AVEC DIRK ROOFTHOFT





## “LES SILENCES EN DISENT PLUS LONG QUE LES MOTS EUX-MÊMES”

*“Un acteur virtuose, qui nous emmène au plus profond de l'intériorité brouillée, floue, décomposée de cet homme.” (Le Monde). “Un voyage dans l'âme et le cœur brisés d'un homme avec une telle intensité dramatique, une telle puissance émotionnelle, qu'on en sort hébété et transformé.” (Les Échos). La presse française a dégainé ses superlatifs pour encenser Rouge décanté, qu'on a pu voir à Paris ce mois-ci pour la première fois.*

*Bezonen rood/Rouge décanté*, une production de la Toneelhuis avec Dirk Roofthoof en solo sur la scène, a connu sa première en 2004. Elle a été jouée sur les scènes du monde entier, la Pologne à Taïwan et d'Avignon à Montréal. Ce monologue poignant est basé sur le livre du même nom, dans lequel Jeroen Brouwers revient sur la période qu'il a vécue, enfant, dans un camp de concentration japonais. Roofthoof en a déjà joué des versions en néerlandais, français, anglais et espagnol.

« Ce spectacle s'est greffé dans mes gènes, nous dit-il au téléphone. Mais il demeure très lourd à porter, tant sur le plan mental que physique. Il exige de l'effort, de la concentration et de la passion. Quand je joue Rouge décanté, c'est toujours comme pour la première fois. À chaque fois, le trac m'étreint jusqu'à ce que tombe le premier mot. »

À quoi tiennent le succès renouvelé et la magie de cette pièce de théâtre ? « Un critique a mis le doigt dessus : c'est 'l'humanité blessée tout entière' qu'il reconnaissait dans cette histoire. C'est aussi ce que je ressens : combien je suis personnellement touché par ce qui se passe dans le monde. Il ne reste alors qu'une solution : chercher la beauté ultime, le divin dans l'homme. »

*Rouge décanté* est un chef-d'œuvre technique du metteur en scène Guy Cassiers. « Je ne l'appelle pas un monologue, mais une œuvre d'art totale pour acteur, son, lumière et vidéo, dit Roofthoof. C'est une véritable course d'obstacles, et souvent au millimètre près, car la caméra suit tout en direct. Mais c'est aussi un acte de foi. Nous sommes quatre à donner corps à l'œuvre chaque soir, et chaque soir il faut la mettre au point. Jusqu'à ce que se crée, touche par touche, le magistral petit tableau. »

Quant à l'étude des versions en d'autres langues, c'est avec une précision quasi obsessionnelle que Roofthoof s'y applique. « Le public doit sentir la charge émotionnelle des mots, la fragilité et l'insécurité de l'homme qui pèse le pour et le contre avant de les prononcer. Toujours dans le même but : faire sentir en direct au spectateur combien il est difficile de formuler ses blessures. Il arrive souvent que les silences en disent plus long que les mots eux-mêmes. »

Geert Van Der Speeten dans *De Standaard*, 17 décembre 2015

## “IL EST L’HUMANITÉ BLÉSSÉE TOUT ENTIÈRE”

*Bezonken rood a fait le tour du monde depuis sa première en 2004. On a pu voir la version française, Rouge décanté, pour la première fois à Paris où elle est passée trois semaines d’affilée au Théâtre de la Bastille. La presse française s’est exprimée dans les termes les plus élogieux sur la langue de Jeroen Brouwers, la mise en scène de Guy Cassiers et le talent d’acteur de Dirk Roofthoof.*

Une sélection des critiques :

« Il est difficile de reprendre son souffle après un tel spectacle. Difficile d’applaudir comme il se doit (à tout rompre). Difficile de se lever, de franchir les portes du Théâtre de la Bastille et de retrouver les lumières de la rue, de la ville. Rouge décanté nous a fait voyager dans l’âme et le cœur brisés d’un homme avec une telle intensité dramatique, une telle puissance émotionnelle, qu’on en sort hébété et transformé. C’est dans ces moments d’exception, d’extase, qu’on mesure la grandeur du théâtre, son irremplaçable humanité. (...) Le grand metteur en scène flamand Guy Cassiers orchestre magnifiquement ce monologue déchirant, fait de flash-back, de révélations successives - souvent atroces - et d’incantations désespérées. (...) Dirk Roofthoof incarne ce héros tragique, l’homme rongé-hanté par la barbarie. Sans aucun pathos, ni grandiloquence, il s’approprie chaque mot, chaque mouvement de l’âme de son personnage. (...) Il est l’humanité blessée tout entière. – Philippe Chevilley dans *Les Echos*, 7 décembre 2015

« Créé il y a plus de dix ans par le metteur en scène belge Guy Cassiers, *Rouge décanté* n’a cessé depuis de tourner en Europe, mais n’avait jamais fait étape à Paris. C’est chose faite, enfin, au Théâtre de la Bastille, où l’on peut voir ce spectacle remarquable en tous points : le texte de l’écrivain néerlandais Jeroen Brouwers d’abord, qui y raconte ses souvenirs d’enfance, lui qui fut enfermé avec sa mère, sa grand-mère et sa soeur dans un camp d’internement japonais lors de la seconde guerre mondiale. La mise en scène de Guy Cassiers ensuite, qui déploie ici tous les sortilèges de son théâtre multimédia et multisensoriel. L’interprétation de Dirk Roofthoof enfin, immense comédien qui descend ici au cœur des ténèbres humaines. Bouleversant. » - Fabienne Darge dans *Le Monde*, 4 décembre 2015

« La voix de Brouwers est portée par un comédien profond et tout en nuances, Dirk Roofthoof. Cassiers, maître en la matière, utilise lumières, son et vidéo pour complexifier la représentation. Il y a un geste juste dans ce qu’il décide : il donne à voir l’éclatement d’une conscience, l’entrave, la dislocation intime d’une âme douloureuse. Mais tout est dans l’encre même de Brouwers et Dirk Roofthoof est un interprète qui va au plus profond de la parole, de la langue de l’écrivain ici traduite par Patrick Grilli. Un incontestable grand moment, à découvrir ou à revoir et partager. » - Armelle Héliou dans *Figaro Scope*, 2 décembre 2015

«Dirk Roofthoof nous emmène au plus profond de l’intériorité brouillée, floue, décomposée de cet homme. Seul sur le plateau du théâtre, l’homme ouvre et ferme à claire-voie l’écran intime de sa mémoire, et nous emmène au cœur de ses ténèbres intérieures, grâce au dispositif virtuose conçu par Guy Cassiers. Le metteur en scène belge est vraiment le maître d’un théâtre multimédia mis au service de l’expérience littéraire et intime.

Dans son décor japonisant et nocturne, strié de fines lignes lumineuses rouges comme des traits sanglants, Dirk Roofthoof peut alors donner la mesure de son immense talent, qui nous emmène au plus profond de l’intériorité brouillée, floue, décomposée de cet homme peu à peu envahi par ce « rouge décanté », voile de sang remonté à la surface, enfin, comme un rideau se déchire. » - Fabienne Darge dans *Le Monde*, 12 décembre 2015

## GUY CASSIERS :

**D**ans *Rouge décanté* je modèle le monde intérieur d'un écrivain tourmenté, traumatisé par son expérience dans un camp d'internement japonais où, enfant, il a été emprisonné avec sa mère. J'examine la manière dont un univers obstiné et extrêmement personnel naît de cette expérience. L'écrivain fait ses adieux à sa mère mais l'histoire pourrait également être vue comme sa façon de régler ses comptes avec elle; néanmoins, cela est fait d'une manière profondément émouvante qui est aussi un hommage à celle-ci.

Le roman tisse un réseau ingénieux où tout est relié à tout. Je n'ai pas l'intention de mettre en scène l'écrivain à sa table de travail. Nous sommes à la recherche d'une autre métaphore. Le décor consiste en une chambre obscure, baignant dans une lumière rouge, où sont projetées des images du passé. Les images émergent donc de l'obscurité, de la non-clarté. C'est une métaphore pour le travail de l'écrivain et de l'artiste en général.

Dans le roman, l'homme se regarde et son reflet le regarde à son tour. Les cinq caméras observant l'homme de tous les points de vue illustrent théâtralement ce que les mots font dans le livre : le résultat de cette auto-analyse impitoyable est l'autoportrait d'une personne qui s'effondre. Le spectateur entre dans son monde intime grâce à des caméras équipées de téléobjectifs. Les techniques sonores permettent d'entendre même le plus léger murmure de l'acteur Dirk Roofthoof. La technologie me permet de créer une subtilité et une intimité plus grandes.

## DIRK ROOFTHOFT :

**B**rouwers affirme parler de sa mère de façon très négative et être indifférent à la beauté à la suite des expériences traumatiques qu'il a vécues dans les camps japonais. Il a même refusé de mettre une photo de sa mère dans un livre récemment édité. Et il est vrai qu'il y a beaucoup de haine dans *Rouge décanté*, mais aussi beaucoup d'amour, je trouve, et beaucoup de sens de la beauté. Quand, à la fin du livre, il écrit que « rien » ne se passe au moment où sa mère est enterrée et qu'il décrit alors ce « rien » comme quelque chose « qui n'est pas même une aiguille de pin qui tomberait dans l'eau pour y flotter d'une certaine manière, de telle façon que dans les ondes légères j'aurais pu lire une parole magique » c'est pour moi du pur Walt Disney, très touchant, romantique, même. Toujours est-il que, dans le spectacle, je n'ai pas tablé seulement sur la haine, mais aussi sur l'amour pour la mère.

Le monologue est la plus excitante des interactions avec le public, si je peux employer ce mot. En tant qu'acteur, on ne fait jamais autant appel au public que dans un monologue. C'est là que réside la schizophrénie du monologue : le monologue n'en est jamais un. C'est un dialogue avec le public. Sauf que votre partenaire ne vous donne pas la réplique en direct. Mais il est très présent. Et puis, abstraction faite du public, ma conception du texte change de soir en soir. Je découvre encore de nouvelles significations. Parfois, dans le jeu, un rapport que je n'avais pas encore remarqué s'éclaire. J'essaie de jouer le personnage de façon aussi ouverte que possible. Le jugement final doit être porté par le public.

Pour une entrevue avec Dirk Roofthoof sur *Rouge décanté*, visitez le site vimeo

<https://vimeo.com/109015159>

<https://vimeo.com/13301306>

## GUY CASSIERS



**G**uy Cassiers est compté au nombre des plus importants metteurs en scène européens. Il a mis au point un vocabulaire théâtral d'une grande originalité, dans laquelle la technologie visuelle convole en justes noces avec sa passion pour la littérature. Les points d'orgue en sont le cycle *Proust* en quatre volets et *Rouge décanté*, d'après le roman du même nom de Jeroen Brouwers.

Les années précédentes l'ont vu se concentrer, dans son *Triptyque du Pouvoir* (*Mefisto for ever*, *Wolfskers* et *Atropa. La vengeance de la paix*) sur les relations complexes qu'entretiennent l'art, la politique et le pouvoir. Il a continué sur ce thème dans le nouveau triptyque basé sur *L'Homme sans qualités*, le roman de Robert Musil.

La musique joue un rôle de plus en plus important dans les spectacles de Cassiers : comme l'ont encore prouvé deux nouvelles créations d'opéra en 2009: *House of the Sleeping Beauties* (musique Kris Defoort) et *Adam in Ballingschap* (musique Rob Zuidam). Entre-temps, il a mis en scène le cycle complet de *L'Anneau du Nibelung* de Wagner à Berlin et à Milan (2010-2013).

L'intérêt croissant de Guy Cassiers pour l'histoire politique européenne ressort également de projets comme *Bloed & rozen. Het lied van Jeanne en Gilles* (Sang & roses. Le chant de Jeanne et Gilles – 2011), qui traite du pouvoir et des manipulations de l'Église, et *Duister hart* (Cœur ténébreux d'après Heart of Darkness de Joseph Conrad – 2011) qui se situe dans le passé colonial. En 2013, Guy Cassiers et Katelijne Damen créent *Orlando* d'après Virginia Woolf. Le spectacle est sélectionné pour le Nederlands Theaterfestival 2013. Au cours de la saison 2013-2014 : Guy Cassiers se tourne vers le grand répertoire du théâtre et met en scène deux productions inspirées de Shakespeare : le spectacle de théâtre musical *MCBTH* et *Hamlet vs Hamlet*, sur un texte de Tom Lanoye.

En 2014-2015, Guy Cassiers met en scène avec l'ensemble des acteurs et créateurs de la Toneelhuis *De blinden* (Les Aveugles) de Maurice Maeterlinck. Il a clôturé la saison avec *Passions humaines*, un spectacle autour du personnage

de Jef Lambeaux, le sculpteur du XIXe siècle, sur un texte d'Erwin Mortier et avec une distribution bilingue, néerlandophone et francophone. Ses deux grands projets théâtraux pour la saison 2015-2016 sont *Caligula* de Camus et *De welwillenden* (Les bienveillantes) d'après le roman de Jonathan Littell. À Lille, Guy Cassiers met en scène l'opéra *Xerse* van Francesco Cavalli.

## JEROEN BROUWERS



**J**eroen Brouwers a célébré en 2004 ses quarante ans d'activité comme auteur. Au terme de ces quatre décennies, son œuvre occupe une position à part, à plusieurs égards, dans le monde des lettres néerlandaises. Ses œuvres s'articulent autour de trois thèmes: l'amour, la littérature et la mort. Les rapports difficiles entre les sexes, l'angoisse qu'inspirent tant la vie que la mort, l'obsession de la corporéité et du côté éphémère de la vie, du souvenir et de l'oubli, la lutte qu'il faut engager avec

la littérature et la nécessité d'écrire – ils reviennent tous, tels des motifs musicaux, dans des variations changeant à l'infini. « Je veux que mon œuvre forme un seul grand ensemble ». Cette œuvre n'est jamais distincte de la vie de l'auteur, affirme Brouwers. Pourtant, ses écrits vont au-delà de l'anecdote autobiographique. Il suffit de passer en revue les romans, nouvelles, critiques et essais de Jeroen Brouwers pour entendre l'une des symphonies en langue néerlandaise les plus belles et les plus poignantes qui soient. L'auteur manie une prose à la fois narrative, contemplative et poétique. Y alternent une mélancolie infinie, l'expression d'un don d'observation acéré et le grossissement de détails jusqu'à atteindre le grotesque. En 1993, Jeroen Brouwers a reçu le Prix Constantijn Huygens pour l'ensemble de son œuvre. Son roman *Geheime Kamers* a été couronné en 2001 du Prix littéraire Gouden Uil et du Prix du public associé, du Prix Multatuli et du Prix littéraire Ako. *Rouge décanté* est le second volet d'une trilogie autobiographique commencée en 1979, mais c'est son premier ouvrage traduit en français. Il reçoit le prix Femina étranger en 1995 pour *Rouge décanté*.

## DIRK ROOFTHOFT

**D**irk Roofthoof a terminé ses études en 1981 au Studio Herman Teirlinck. Il travaille dès lors avec des metteurs en scène, chorégraphes et musiciens réputés comme Jan Fabre, Jan Lauwers/Needcompany, Luk Perceval, Ivo van Hove, Theu Boermans, Jan Ritsema, Josse De Pauw, Peter Vermeersch, Wim Vandekeybus, Ron Vawter (The Wooster Group), Zita Swoon, the London Sinfonietta, la légende de jazz



Henry Threadgill (pour l'ouverture des Salzburger Festspiele en 1998) et le metteur en scène d'opéra Peter Sellars. Avec Guy Cassiers, il fait entre autres *Het liegen in ontbinding* (Le mensonge en décomposition) (1993) et *Rouge décanté* (2004), une production qui reste au répertoire et qu'il joue en différentes langues. En 2006-2007, Roofthoof joue le rôle principal dans le *Mefisto for ever* de Guy Cassiers, rôle pour lequel il a reçu un Louis d'Or. Dans l'opéra *House of the Sleeping Beauties* (2009) de Guy Cassiers, Roofthoof interprète le rôle du vieil Eguchi.

Au cinéma, il a joué dans des films de Dominique De-rudde (*Hombres Complicados* et *Hochzeitfeier*), de Patrice Toye (Rosie) et dans *Pleure pas, Germaine* d'Alain de Halleux, rôle pour lequel il obtient le prix du meilleur acteur au Fort Lauderdale International Film Festival (Miami). Pour son rôle dans *Sombermans Actie*, il se voit décerner le prix du Meilleur acteur de l'année en Italie (Pescara).

Depuis l'été de 2001 Dirk Roofthoof a été invité d'honneur plusieurs fois au Festival d'Avignon. En 2001, il y jouait *Je suis sang* de Jan Fabre. En 2005 il y a joué les deux monologues de Jan Fabre *L'empereur de la perte* et *Le roi du plagiat*, ainsi que la reprise de *Je suis sang*. La version française *Rouge décanté*, une autre monologue mise en scène par Guy Cassiers, a connu une première couronnée de succès au Festival d'Avignon 2006. Et en 2007, il y a joué *Mefisto for ever*, texte de Tom Lanoye, mise en scène par Guy Cassiers.

En 2007, *Ruhe* (Silence) (Transparent), dont il est l'un des protagonistes, connaît sa première. Mars 2010 voit la première de *Le serviteur de la beauté* de Jan Fabre – une fois encore, un monologue pour Dirk Roofthoof. À l'automne de 2010, Dirk Roofthoof crée avec le compositeur et musicien de jazz Kris Defoort *Les Concerts Brodsky*, basé sur des textes de Joseph Brodsky.

Il joue également dans *L'art du divertissement* de l'auteur et metteur en scène Jan Lauwers (2011). En 2013, il crée avec Diederik De Cock le spectacle de théâtre musical *Le coupeur d'eau*. On a pu le voir en 2013 dans *Van den vos* (une adaptation du *Roman de Renart*) de FC Bergman et dans *Escorial* de Michel de Ghelderode (mise en scène Josse De Pauw). En 2015 il joue le monologue *Lettre à D., histoire d'un amour*, une mise en scène de Coline Struyf, artiste associé à Théâtre National de Bruxelles et il jouera le rôle principale dans *SAUL* avec le David Kweksilber Big Band.

Il joue tous ces spectacles, si nécessaires, en cinq langues différentes : le néerlandais, le français, l'anglais, l'allemand et l'espagnol. Dirk Roofthoof a remporté de nombreux prix au cinéma et au théâtre, tant en Belgique qu'à l'étranger.

*Dirk Roofthoof est un des plus grands acteurs européens et un acteur fétiche des scènes flamandes.* Guy Duplat, 18/03/2008, La Libre Belgique

*Il est "comme une éponge qui absorbe tout, qui voit tout, qui boit tout".* Jan Fabre

*Dirk Roofthoof appartient à une catégorie exceptionnelle d'acteurs. Il se meut dans tous les registres du théâtre, conjugue la marge et le centre de la vie théâtrale, fait face à des metteurs en scène très différents, alternant tradition et innovation. Un véritable free-lance. Pas par nécessité, mais par choix, mûrement réfléchi. Le choix de la liberté, d'une trajectoire personnelle, une quête d'autodéfinition.* Etcetera, Dec. 1990

## “J’AIME RECOMMENCER À ZÉRO”

### Un entretien (mai 2009) avec Dirk Roofthoof sur *Bezonken rood / Rouge décanté / Sunken Red / Rojo reposado*, le côté aventureux des monologues et l’amour des langues étrangères

Consigné par Erwin Jans, mai 2009 – au début des répétitions de la version espagnole *Rojo reposado*.

*Rouge décanté* est l'histoire poignante d'une relation perturbée entre une mère et un fils. Brouwers raconte comment, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'enfant qu'il était a été interné avec sa mère dans un camp de concentration japonais. Quelles ont été les réactions du public ? Étaient-elles identiques dans les nombreux lieux où tu as joué entre-temps ?

C'est bien entendu aux Pays-Bas que les réactions étaient les plus émotionnelles. Ce que raconte Brouwers fait partie de l'histoire des Pays-Bas, et l'histoire colle à la peau de ses habitants. Après le spectacle, les gens venaient me prendre dans leurs bras, la morve au nez. À Rotterdam, le spectacle se jouait sur une scène de plain pied. Le public était donc tout proche et pouvait de ce fait facilement se mouvoir sur la scène après le spectacle. Certains m'étranguaient presque, d'émotion, de gratitude, de douleur, aussi. Je me souviens aussi qu'une fois le spectacle terminé, il a fallu aider à se lever certains spectateurs, pétrifiés dans leur fauteuil. Un homme, un Indonésien des Moluques, a quitté la salle un quart d'heure avant la fin. Je l'entendais hurler comme un loup dans le couloir. L'impact était énorme. Le fait que ces événements, qui se sont déroulés voilà soixante ans, soient encore aussi vivaces, m'a choqué. Je suis un enfant de l'après-guerre – je suis né en 1959 – et je ne peux que m'imaginer ces horreurs. À La Haye, il y a eu un silence de 12 minutes avant que les applaudissements n'éclatent. J'avais convenu avec les techniciens de ne redonner de la lumière qu'au moment où les applaudissements commencent. Ainsi, les spectateurs pouvaient se remettre de leurs émotions dans le calme. Mais à La Haye, douze minutes !! C'est incroyablement long. Presque comme pour un enterrement. Pour moi, cela a été le moment le plus émouvant de toute la série. Puis les applaudissements sont venus, et ils ont été très courts. Quelque chose de très vrai s'est passé. Quelque chose revenait vers moi avec une grande puissance. Aucun

applaudissement, aussi enthousiaste soit-il, ne peut égaler ces longues minutes de silence. Applaudir est un code, un comportement prescrit et c'est bien moins fort et dangereux que ce silence absolu.

Tu as joué la première en présence de l'écrivain. Comment a-t-il réagi ?

Jeroen Brouwers n'est venu voir que le jeudi qui a suivi la première. Les gens du théâtre m'avaient demandé si ce serait bien qu'il soit assis au premier rang pendant la représentation. Je sais qu'il a une respiration difficile, et je l'ai donc banni au troisième ou au quatrième rang. (rit) J'étais nerveux. Brouwers affirme parler de sa mère de façon très négative et être indifférent à la beauté à la suite des expériences traumatiques qu'il a vécues dans les camps japonais. Il a même refusé de mettre une photo de sa mère dans un livre récemment édité. Et il est vrai qu'il y a beaucoup de haine dans *Rouge décanté*, mais aussi beaucoup d'amour, je trouve, et beaucoup de sens de la beauté. Quand, à la fin du livre, il écrit que « rien » ne se passe au moment où sa mère est enterrée et qu'il décrit alors ce « rien » comme quelque chose « qui n'est pas même une aiguille de pin qui tomberait dans l'eau pour y flotter d'une certaine manière, de telle façon que dans les ondes légères j'aurais pu lire une parole magique » c'est pour moi du pur Walt Disney, très touchant, romantique, même. Toujours est-il que, dans le spectacle, je n'ai pas tablé seulement sur la haine, mais aussi sur l'amour pour la mère. C'est pourquoi j'attendais sa réaction avec nervosité. Lorsque je lui ai parlé après la représentation – et pour la première fois – je lui ai dit : « Monsieur Brouwers, d'après moi vous parlez de haine de la mère et d'indifférence à la beauté et l'amour, quand vous n'en pouvez plus. » Avec son flegme légendaire, il m'a répondu : « Hé bien, mon petit monsieur Roofthoof, je me trouve drôlement transparent. » (rit) [...]

## Tu as joué déjà le spectacle en trois langues, la quatrième va suivre. Comment procèdes-tu pour apprendre le texte dans une langue étrangère ?

Je lis la traduction et je souligne tout ce que je ne comprends pas. J'indique aussi ce qui me semble mal traduit, bien que mes connaissances linguistiques soient limitées. J'essaie d'expliquer au traducteur ou à mon professeur ce que signifie un mot donné, en néerlandais. Cela exige beaucoup de temps. Dans *Bezonken rood*, cela commence par le titre. *Bezonken* est intraduisible. Le titre français *Rouge décanté* ne parvient pas à rendre toutes les acceptions de *bezonken rood* en néerlandais, pas plus que l'anglais *Sunken Red*. *Bezonken* se rapporte naturellement à *zinken*, sombrer, et à *bezinken*, décanter, mais aussi à la transition du rouge au violet au noir, au vieux sang, aux sombres rêveries, à un certain état d'esprit. Je demande à tous les gens de mon entourage qui parlent espagnol comment il ou elle traduirait *Bezonken rood*. Je me concentre au début très fort sur les aspects grammaticaux que je ne comprends pas, par exemple pourquoi, en français, on dit *beaucoup de choses* et pas *beaucoup des choses*. Parfois je n'apprends que deux phrases par jour et je consacre le reste de la journée à l'étude grammaticale. Je veux pouvoir maîtriser cette autre langue aussi bien que possible. C'est d'ailleurs une occasion pour moi de l'apprendre. Le genre des mots, en français par exemple, est très difficile, pour moi... et me paraît inconséquent. En m'intéressant ainsi aux détails, je me laisse griser par la beauté de cette langue qui m'est étrangère. Ensuite, j'apprends le texte par cœur. Je reprends chaque jour ce que j'ai appris la veille. Au début, cela va vite et aisément, mais lorsqu'on en arrive à d'abord répéter quinze pages, pour ensuite apprendre du nouveau texte, cela devient difficile. Répéter ce que l'on connaît ou devrait déjà connaître exige constamment plus de temps, et le gain de chaque jour devient plus petit. Il s'agit dès lors de ne pas verser dans la panique. À partir de là, je me mets à compter en pourcentages. Je compte toutes les lignes du texte : cent pour cent. Et je calcule combien de pourcents il me reste à faire par jour.

## Pourquoi tant de minutie ?

Il faut bien atteindre ma date butoir ! Ce n'est pas toujours une bonne chose, car je m'occupe alors plus du but que du voyage. Je répète d'abord le texte sans manipulations dans un espace vide, chaque jour, pendant des heures. Puis arrive le moment où je le débite en présence d'un professeur de la langue en question. C'est toujours un pas en arrière : quand quelqu'un vous regarde, la qualité en prend un coup. Ce professeur vous rend alors conscient des positions de votre bouche et de votre langue. Une fois qu'on a maîtrisé les positions correctes, nous commençons à répéter dans le décor et avec les attributs. Se concentrer sur ce nouvel environnement entrave souvent la connaissance du texte. Il faut toujours incorporer à nouveau. Naturellement, une bonne partie de cette connaissance s'emmagasine inconsciemment dans mon cerveau. Parfois, il n'y a aucun progrès pendant des semaines, et puis, soudain, tout paraît aller très vite.

## Chaque langue impose-t-elle sa propre emphase, ses propres accents ?

Certains passages deviennent plus beaux en traduction. Ils se chargent de nouvelles significations. Et ces significations, je les reprends quand je joue à nouveau le texte en néerlandais. Je trouve l'anglais plus poétique et par là-même plus distant que, par exemple, le français. L'anglais me fait jouer d'une certaine façon, avec plus de distanciation vis-à-vis du matériau. Non pas parce que ce n'est pas ma langue natale, car je ne sens pas cette distance en français. En français, je trouve les passages où le personnage parle de sa maîtresse Lisa plus beaux qu'en néerlandais ou qu'en anglais. On dirait que ces passages, en français, sont plus accentués, qu'ils ont plus de relief, alors qu'il n'y a pas un mot de plus. Le thème de Lisa a un plus grand impact sur le tout. Mes phrases favorites sur l'immobilité du personnage, à la fin de la pièce, sont par ailleurs les plus fortes en néerlandais. Je ne peux pas les dire de façon aussi forte en anglais ou en français. Essayer de répéter cette puissance n'a aucun sens. Je trouve fascinant que les langues vous forcent dans des coins où votre propre imagination ne vous conduirait pas. [...]

### Comment réagit-on à l'étranger ?

Il est encourageant de constater que partout dans le monde, ce spectacle provoque les mêmes réactions. Les gens ne sont pas si différents que ça : les mêmes choses leur font de la peine, les mêmes émotions les touchent. [...]

La plus belle réaction du public était à laquelle j'ai assisté à Saint-Nazaire (France) le 30 avril. Vers la fin, je dis : « Cet événement se déroula le 30 avril 1945, j'eus cinq ans ce jour-là. » Un peu plus tard, une femme âgée a dit tout bas : « C'est aujourd'hui ». J'ai senti passer une vague d'émotion chaleureuse à travers toute la salle. Comme si tout le monde voulait dire à Jeroen Brouwers : « Bon anniversaire ! » Et soudain, le spectacle parlait vraiment d'aujourd'hui, et plus du passé. J'ai joué cette représentation comme un hommage à l'écrivain, dans sa maison au milieu des bois du Limbourg.

### Les réactions du public t'apprennent-elles quelque chose ?

Ces réactions sont importantes pour le spectacle que vous êtes en train de jouer. Mais il ne faut pas pour autant essayer d'obtenir les mêmes réactions du public le soir suivant. Le public définit en grande partie, soir après soir, comment sera la représentation, et c'est d'autant plus vrai pour un monologue. Car dans un monologue, il n'y a pas de partenaire physique sur la scène, c'est le public qui remplit ce rôle. Le public est la personne à qui l'on s'adresse. Soir après soir, le partenaire définit comment je joue. Les spectateurs peuvent façonner et diriger une représentation, et même la faire évoluer dans un sens qui ne vous plaît pas. Mais si c'est dans le bon sens,

il ne faut pas essayer d'analyser pourquoi ça a marché et le reproduire. Il faut jouir soi-même du moment, sans plus. [...]

Le monologue est la plus excitante des interactions avec le public, si je peux employer ce mot. En tant qu'acteur, on ne fait jamais autant appel au public que dans un monologue. C'est là que réside la schizophrénie du monologue : le monologue n'en est jamais un. C'est un dialogue avec le public. Sauf que votre partenaire ne vous donne pas la réplique en direct. Mais il est très présent. Et puis, abstraction faite du public, ma conception du texte change de soir en soir. Je découvre encore de nouvelles significations. Parfois, dans le jeu, un rapport que je n'avais pas encore remarqué s'éclaire. J'essaie de jouer le personnage de façon aussi ouverte que possible. Le jugement final doit être porté par le public. Un jour, après la représentation, une amie est venue me voir et s'est mise à pleurer. Elle est mère de deux enfants. Brouwers décrit comment, à cause de ce qu'il a vécu dans les camps de concentration japonais, il ne peut plus assister à un accouchement. Il ne peut voir la naissance que comme une mutilation du corps féminin, comme si on avait tiré avec une arme à feu sur son bas-ventre. Cette amie s'était toujours faite une idée romantique de la présence de son mari à la naissance de ses enfants, mais soudain, elle la trouvait terrible : elle voyait l'horreur d'une naissance par les yeux d'un homme. Une histoire pareille, je l'emporte dans mon jeu pendant une semaine. Comme pour le Moluque qui est parti en pleurant. Ces images resurgissent quand je suis en train de jouer. Je sais très bien ce qui est écrit dans le texte et où je veux aller avec le spectacle, mais en même temps, je veux aussi rester ouvert à tous ces vécus et ces influences.

## MAESTRIA

Voilà six ans que je diffère d'aller voir le monologue de théâtre *Rouge décanté*. Par peur. Par adoration pour un livre qui m'a touchée comme je ne pensais plus être touchée. Un livre où chaque mot tombe comme un couperet. Dans *Rouge décanté* l'émotion est une lame tranchante qui fait mal à l'entendement humain. Tentez donc d'en faire du théâtre ! Mais c'est ce que le triumvirat composé de l'écrivain Jeroen Brouwers, de l'acteur Dirk Roofthoof et du metteur en scène Guy Cassiers a réussi.

Rien n'est aussi intense qu'un plaisir différé, la preuve en a été faite une fois de plus. Dire que j'ai raté cela pendant six ans. Le livre n'est pas synonyme d'une journée de lecture agréable. Jeroen Brouwers parle de son enfance passée dans un camp japonais aux Indes néerlandaises. On prend connaissance de l'horreur de ses jeunes années, mais aussi de la manière dont il les a vécues, dans l'innocence de sa tête enfantine, et dont il les a tragiquement enregistrées. Brouwers révèle ce que ses expériences ont signifié pour sa vie d'homme, et comment elles ont influencé sa relation avec les femmes – et évidemment avec la femme entre toutes les femmes : la mère. L'impuissance jaillit des pages.

Le spectacle de théâtre commence par un Roofthoof qui se ponce les talons. Il ne se contentera pas de poncer ses pieds, car sa vie entière sera limée à vif. Le langage – comme toujours chez Brouwers – est d'une acuité et d'une finesse incomparables. C'est cette esthétisation qui rend la lecture supportable, malgré les images abyssales. Ce vécu de la beauté continue cependant à blesser et finit par rendre la teneur encore plus pénible – pour autant que cela soit possible. Bien des œuvres moins puissantes se terminent là où la douleur commence. *Rouge décanté* commence par là.

Et c'est ce que le spectacle a bien compris. On en a fait du théâtre qui aspire à l'esthétique. Beaucoup de caméras, beaucoup d'images filmées en direct et agrandies, beaucoup d'effets, on ne sait plus où regarder. On ne peut que supposer où sont cachés les innombrables microphones, mais cela veut dire que l'on entend tripoter un ongle, plier un papier. La technique est collée à la peau de l'acteur et fait de chaque mouvement et chaque mot prononcé une œuvre d'art en soi. On jouit de tant de raffinement et le poignard de la douleur qui se cache derrière les mots s'en plante deux fois plus fort dans votre ventre.

Et puis il y a Dirk Roofthoof.

Cet homme est un maniaque. Il joue ce spectacle en quatre langues. Néerlandais, français, anglais et espagnol. Interprète entre-temps trois différents personnages dans la trilogie de Jan Fabre. Des monologues aussi, bien sûr. Il a en tête plus de huit heures de texte. Mot par mot. Prêts à être joués. C'est supranaturel. Chaque mouvement, chaque mot est juste, à la nanoseconde près. Cette performance d'acteur est la perfection dans une autre dimension. Son enjeu est le respect infini du texte, de l'émotion et du public. Roofthoof a compris ce texte mieux que le public. C'est pourquoi il vous fait goûter *Rouge décanté* comme personne ne l'a jamais fait. Comme nul autre, il sait ce que ces mots suscitent. J'ai rarement vu une telle maîtrise, une telle convergence entre l'interprétation et le contenu.

Mon Dieu, combien de mauvais théâtre n'ai-je pas déjà vu. C'est ce qu'entendent souvent les gens de métier et cela doit être frustrant. Parce qu'il y a au moins autant de livres médiocres ou carrément mauvais, croyez-moi. Sans parler de films et d'expositions. Mais dans le cas du théâtre, c'est doublement pénible. Quelqu'un se met à nu, devant vous. Si c'est bon, c'est ce qu'il y a de plus beau. Si cela cafouille, c'est ce qu'il y a de plus embarrassant.

Après la représentation, j'ai rencontré quelqu'un qui avait déjà assisté à six reprises à la pièce. Une fois par an, comme une sorte de rituel de purification. Les jours qui ont suivi mon émotion et mon désarroi, j'ai rencontré de plus en plus de gens qui ont vu le spectacle plusieurs fois. Pour chacun d'eux, c'est un point d'ancrage, une référence. *Rouge décanté* est une ode à la maestria. Une soirée pour mourir à petit feu. J'espère que Dirk Roofthoof continuera à jouer cette pièce jusqu'à la fin de ses jours. J'ai déjà réservé mes billets pour l'an prochain. J'espère que vous en avez fait de même.

07/06/10 - *De Standaard* - Ruth Joos (BE)

## L'ENFER DES CAMPS JAPONAIS

**MÉMOIRE . GUY CASSIERS MET EN SCÈNE ROUGE DÉCANTÉ DE JEROEN BROUWERS.  
SUR SCÈNE, L'ACTEUR DIRK ROTHOOFT ACCOMPLIT UNE PROUESSE.**

**U**n homme soigne méticuleusement ses pieds. Prend soin de ne pas éparpiller « la poussière de ses durillons » qui tombe droit sur une feuille de papier journal. Range un à un tous les instruments dont il s'est servi. Il se dresse, traverse la scène, lève la tête, regarde enfin le public, se met à raconter. Sa mère est morte. On apprend qu'il ne la voyait plus depuis longtemps. Elle s'est éteinte seule, dans la chambre de la résidence de personnes âgées qu'elle occupait ces dernières années. On a découvert le corps le 27 janvier. C'était la veille. Avant ou après avoir regardé la télévision ? Impossible à dire. L'homme n'a pas assisté aux funérailles. Ce jour-là, il s'est contenté de tourner en rond, en voiture, près de chez lui. Il raconte avec une certaine distance, sans feindre la tristesse ou la compassion. Ce sont des sentiments qu'il n'éprouve pas, qu'il ne peut pas éprouver.

Pourtant, la mort de la mère déclenche chez lui une plongée en apnée dans le passé, son passé. Il peut enfin mettre des mots sur une douleur enfouie.

### UN RAFFINEMENT DE CRUAUTE

**D**ès lors le récit bascule. Les souvenirs refont surface. Il a tout juste cinq ans. Nous sommes en avril 1945. Daniel, c'est son nom, survit depuis bientôt deux ans avec sa mère, sa soeur et sa grand-mère dans un camp concentrationnaire nippon, à Djakarta. Avec des milliers de femmes et d'enfants, enfermés dans des conditions d'hygiène et de promiscuité épouvantables dans un quartier entièrement quadrillé, délimité par des barbelés, surveillés jour et nuit par des « Japs ». Tortures, brimades, punitions, avilissements, les gardiens pratiquent ces exercices avec le plus grand raffinement de cruauté. C'est vu à travers les yeux d'un enfant de cinq ans. Et c'est terrible.

C'est un aspect de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale peu connu. Ces camps d'internement ont été construits pour y enfermer les membres de la communauté hollandaise qui vivait alors en Indonésie. Le récit autobiographique de Brouwers, incessant aller-retour entre ce passé et le présent, dit l'impossibilité de vraiment vivre et de se reconstruire après un tel traumatisme.

La mort de la mère peut néanmoins sonner comme une délivrance. Elle permet de dire l'indicible, de regarder enfin ce passé en face. Sur le plateau, des petits bassins japonais dont l'esthétique épurée tranche avec les horreurs entendues. Un dispositif vidéo de neuf caméras permet de projeter le visage de l'acteur sur un store géant en bambou. À côté, un autre écran lamellé, de taille plus modeste, renvoie la gueule de l'acteur déformée. Par la souffrance.

### UN EFFET D'OPTIQUE SAISSANT

**L'**image de son visage, en ombre portée, se multiplie à l'infini. L'effet d'optique est saisissant : les barbelés sont comme des balafres qui strient ses traits. Dirk Roothoof est cet homme. Son interprétation est tout simplement remarquable. Il se métamorphose là, devant nous, au fur et à mesure que progresse le récit, que s'accroît le chagrin. Les mots ne se bousculent pas. Ils se répètent parfois, dans un aller et retour incessant entre un hier toujours brûlant et un présent de cendre.

On avait découvert Dirk Roothoof l'an dernier, dans deux monologues insipides de Jan Fabre. On le retrouve avec un plaisir d'autant plus vif dans ce texte d'une rare intensité.

22/07/2006 - *L'Humanité* - Envoyée spéciale (FR)

tout ce qui, dans le jardin,



## LE RÉCIT FORT D'UN HOMME INTERNÉ DANS UN CAMP

**A**u milieu des vieilles pierres palimpsestes du cloître des Célestins, à Avignon, un homme rembobine ses souvenirs, ouvre et ferme à claire-voie l'écran intime de sa mémoire. C'est *Rouge décanté*, le récit calciné, bouleversant, d'un écrivain néerlandais de 66 ans, Jeroen Brouwers, tel que le met en scène le Flamand Guy Cassiers et que le joue le comédien Dirk Roofthoof.

Quand il avait cinq ans, cet homme, Jeroen Brouwers, fils de colons hollandais installés en Indonésie, a été enfermé avec sa mère, sa grand-mère et sa petite soeur dans le camp d'internement japonais de Tjandeng, à Batavia, l'actuelle Djakarta. C'était en 1945, à la fin de la guerre et de l'occupation japonaise des Indes néerlandaises. Le camp : "La faim, les maladies, la souffrance, la mort. Et tout le reste." Le reste : tortures physiques et psychologiques, coups, viols, humiliations, privations, dégradations.

Cet enfant pris dans "un épicycle de l'histoire mondiale" a survécu, pourtant. Sur le plateau des Célestins, Dirk Roofthoof, qui fait mieux que l'incarner, nous le montre en train de râper l'épaisse corne qu'il a aux pieds : en train d'essayer d'enlever, trente-cinq ans plus tard, alors que sa mère vient de mourir, la carapace qu'il s'est construite pour survivre. Carapace qui l'a à la fois protégé et éloigné du monde : "Je ne sens rien et ne veux rien sentir. Où, quand, grâce à qui aurais-je pu apprendre à sentir quelque chose ? Qu'est-ce que je dois sentir ?"

Guy Cassiers, metteur en scène anversois de 46 ans que l'on découvre ici - il est le signataire notamment de quatre spectacles consacrés à Marcel Proust -, inscrit ce texte majeur, qu'il a adapté et coupé sans le dénaturer, dans un dispositif qui permet de pénétrer dans ce récit comme au coeur des ténèbres d'un homme cassé par l'expérience du camp. Dispositif d'une grande beauté plastique, avec ses quatre bassins japonais rectangulaires remplis de dalles de pierre et ses fines lignes lumineuses rouges comme des traits sanglants.

### INTÉRIORITÉ TRAVILLÉE

**L'**utilisation de la vidéo, qui n'est pas ici un simple effet de mode, permet à toute la scène de devenir comme un prolongement de l'intériorité de cet homme, intériorité brouillée, floue, décomposée, peu à peu envahie par ce "rouge décanté", voile de sang remonté à la surface, une fois enlevée la carapace d'insensibilité.

Une intériorité que Dirk Roofthoof travaille avec l'aide d'un micro qui lui permet de ne jamais forcer la voix, de parler comme pour soi-même, de manière parfois peut-être un peu trop monocorde, mais qui met toute émotion facile à distance.

C'était par moments un peu hésitant le soir de la première, mardi 19 juillet - dû certainement au fait que le comédien, qui porte le spectacle, le joue pour la première fois en français.

Mais Dirk Roofthoof fait ici la démonstration qu'il est un acteur remarquable de présence intérieure quand il a autre chose à se mettre sous la dent qu'un mauvais texte de Jan Fabre, comme en 2005 à Avignon. Il donne une véritable épaisseur humaine à cet homme pour lequel le camp est comme une matrice dont on ne peut sortir. C'est fort, très fort.

## “ROUGE” AU NOIR

### À AVIGNON, «ROUGE DÉCANTÉ» DE JEROEN BROUWERS, SUR UN RESCAPÉ DES CAMPS JAPONAIS: SOBRE ET POIGNANT.

**A**ssis dans la nuit du cloître des Célestins, un homme se lime méthodiquement la corne des pieds. On ne voit pas son buste dissimulé par un écran de persiennes, mais l'on suit ses gestes, calmes, précis. Son ouvrage achevé, il nettoie la râpe à l'aide d'une petite brosse au-dessus d'un mouchoir en papier, puis le replie, s'en éponge le front, fait quelques pas, avant d'entamer le récit qui nous tiendra suspendu à ses lèvres, coeur serré, une heure trente durant.

Ouvrage autobiographique peu connu en France de Jeroen Brouwers, *Rouge décanté* déroule la douleur d'un homme qui, enfant, passa deux années dans un de ces camps où les Japonais, durant la Seconde Guerre mondiale, parquèrent les colons hollandais en Indonésie. Agé de 5 ans, il fut interné côté femmes, avec sa mère, sa grand-mère et sa soeur.

Le récit s'ouvre par la mort de sa mère, aux obsèques de laquelle il ne se rendra pas. Cherchant plutôt dans sa bibliothèque le petit livre dans lequel elle lui avait appris à lire, «dans le camp de Japs». Depuis, «le petit Daniel s'est perdu», le lien maternel s'est rompu. Car ce que *Rouge décanté* révèle patiemment, à la manière d'un puzzle, c'est comment cette expérience précoce de la violence et de la cruauté a irrémédiablement détruit son rapport à sa mère, puis aux femmes, brisant toute morale et toute émotion en lui. Le laissant tel un mort vivant sur le bas côté du monde. Egaré, insensible comme ces durillons qui envahissent ses plantes de pieds. «Incapable de sentir», à part la culpabilité de cela. Lesté de fatigue. «Maintenant je veux une autre mère, celle-ci est cassée», pense l'enfant au pied de sa mère, rossée pour avoir volé du riz. De même pense l'homme, quelques décennies plus tard, juste après l'accouchement de sa femme. «Me tenant près de la table où l'on réparait les dégâts causés au corps de ma chère et belle épouse (...), je pensais : maintenant je veux une autre femme.»

Le metteur en scène belge Guy Cassiers et son compatriote l'acteur Dirk Roofthoof, qui cosignent avec Corien Baart une adaptation limpide du texte, offrent une extraordinaire réponse à l'éternelle question du traitement de la violence au théâtre. Sans hurlement ni Kalachnikov, ils donnent à ressentir la destruction d'une vie par la voix d'un acteur seul en scène. Immense Dirk Roofthoof à la présence profondément ancrée, calme et captivante, et qui simplement raconte, prenant le temps de déposer ses mots lestés de fatigue. Rien n'est joué, rien n'est illustré. Il n'y a que ces caméras vidéos vers lesquelles l'acteur choisit alternativement de se diriger et qui renvoient, sur les lames d'un mur de persiennes situé dans son dos, l'image d'un être morcelé. Tel ce visage que le personnage reconnaît de moins en moins dans le miroir de la salle de bain.

Après Proust. Créateur anversois de 46 ans, passé avec talent des beaux-arts aux arts de la scène, comme beaucoup de ses pairs, Guy Cassiers présente son travail en France pour la première fois. Maintenant que c'est fait, peut-être aura-t-on la chance d'y voir un jour son vaste cycle autour de Proust. Après avoir dirigé le Ro Theater de Rotterdam pendant huit ans, il rentre au pays prendre la direction du Het Toneelhuis d'Anvers. Un lieu emblématique dans cette ville de l'avant-garde flamande où l'extrême droite bat des records de popularité. Au fil du spectacle, par de menues variations d'angles, de lumières et de traitement vidéo, l'espace scénique semble devenir l'intérieur du crâne du narrateur, nous accompagnant comme les mots dans l'ancre sensible de sa mémoire émotive. Et ravivant la nôtre.

## UN POIGNANT ÉTAT DE MAL-ÊTRE

L'étonnant acteur Dirk Roofthoof a brillamment présenté l'adaptation anglaise de *Be-zonken Rood*, d'après le roman de l'auteur néerlandais Jeroen Brouwers, sur la scène du Studio du Grand Théâtre, vendredi soir. Prenant pour point de départ la mort récente de sa mère, l'auteur nous lègue un monologue poignant de simplicité, retraçant une vie déchirée de bout en bout.

L'enfant de jadis, traumatisé par un long internement en compagnie de sa grand-mère, sa mère et sa soeur dans un camp de prisonniers de guerre tenu par les Japonais, n'a réussi à se libérer ni des images atroces qui ont peuplé son quotidien, ni d'un sentiment accablant d'impuissance et d'incompréhension face à autrui. Ce sentiment s'est d'autant plus profondément ancré dans son moi intérieur, qu'après sa libération du camp, une fois de retour aux Pays-Bas, il a été forcé de se plier aux lois strictes d'un internat pour enfants inadaptés, ce qui a induit un cruel manque intérieur.

Portant la signature du metteur en scène belge Guy Cassiers, assisté de Dirk Roofthoof et de Corien Baart, cette adaptation a opté pour des phrases brèves et un langage très direct, un texte dont la simplicité a offert une liberté d'expression convenant à merveille à l'acteur belge Dirk Roofthoof. Ce dernier, portant un costume discret et adoptant un accent anglais aussi neutre que possible, s'est littéralement glissé dans la peau du personnage, mettant délibérément en évidence la tendresse et l'innocence de l'écrivain.

Soutenu par une mise scène subtile et aérée évitant adroitement la surcharge, secondé par les rideaux à lamelles servant d'écrans-miroirs en gros plans ingénus, mais aussi par des effets de lumière savamment dosés, l'acteur a invité le public à le rejoindre dans un périple souvent pénible mais toujours intime. Le micro transmettait jusqu'au moindre de ses souffles et appuyait avec une violence inattendue certains de ses gestes, comme celui d'écraser à intervalles irréguliers un gobelet en plastique.

### ECORCHÉ VIF

Doté d'un talent et d'une sensibilité exceptionnels, Dirk Roofthoof a su créer des instants légers d'une poésie extrême, leur opposant un flux de paroles croissant avec une intensité terrible, inéluctable. C'est ainsi qu'il a petit à petit dévoilé des moments d'horreur insoutenable, laissant percer un désarroi aigu et un abîme intérieur profond. Dans *Sunken Red*, le regard de l'adulte a conservé intactes les émotions fortes éprouvées enfant dans le camp de prisonniers, alors qu'il se sentait en partie protégé par l'affection dont l'entouraient sa grand-mère et, surtout, sa mère. Alors que sa grand-mère lui avait montré que l'on pouvait transformer le présent en ouvrant toute grande la fenêtre de l'imagination, sa mère lui avait offert un trésor en lui enseignant à lire, après lui avoir offert son premier livre.

Malgré ce soutien, l'enfant ne s'est jamais senti armé pour affronter le présent et l'adulte s'est constamment senti agressé par les images plus ou moins cruelles du monde qui l'entoure.

Traqué par un passé qu'il ne peut assumer, *Sunken Red* est resté un écorché vif. Accroché à quelques détails évoquant beauté et tendresse, il cherche désespérément un baume à ce déchirement quotidien. Un texte et une performance puissants, au terme desquels le public, saisi, a éprouvé beaucoup de peine à briser le silence pour laisser éclater son empathie.

'Le vent', c'est: la vie de quelqu'un.



## SUNKEN RED

### VERSION ANGLAISE

26 - 28.09.13	National Chiang Kai-Shek Cultural Centre, Taipei (TW)
03.08.13	Biennale Theatre Festival, Venice (IT)
06.02 - 09.02.13	Theatre Junction Grand, Calgary (CA)
14.09.12	International Theatre Festival, Pilsen (CZ)
03 - 04.11.11	Düsseldorfer Schauspielhaus (DE)
31.10.11	Teatro Stabile, Torino (IT)
21 - 22.01.11	Grand Théâtre de Luxembourg (L)
26 - 27.11.10	RomaEuropa festival, Roma (IT)
09 - 10.06.10	Istanbul Theatre Festival (TR)
04 - 05.04.09	European Prize New Theatrical Realities Wroclaw (PL)
07 - 11.10.08	Brooklyn Academy of Music, New York (US)
19 - 21.08.05	Zürcher Theater Specktakel (CH)

## ROUGE DÉCANTÉ

### VERSION FRANÇAISE

02 - 18.12.15	Théâtre de la Bastille, Paris (FR)
12 - 14.03.15	Théâtre Joliette-Minoterie, Marseille (FR)
30.01 - 01.02.13	Usine C, Montréal (CA)
16 - 19.01.13	National Arts Centre, Ottawa (CA)
17.06.12	Printemps des comédiens, Montpellier (FR)
13 - 14.05.11	Théâtre National de Nice (FR)
13.04.11	La Passerelle, Saint-Brieuc (FR)
08.04.11	SortieOuest, Béziers (FR)
05.04.11	Scène Nationale de Petit-Quevilly (FR)
12.10.10	Le Parvis, Tarbes (FR)
07 - 08.04.10	Théâtre National de Toulouse (FR)
05.02.10	L'apostrophe, Cergy-Pontoise (FR)
02.02.10	Le Préau, CDN Vire (FR)
18.01.10	Maison de la Culture d'Amiens (FR)
12 - 13.01.10	Bonlieu Scène Nationale Annecy (FR)
27.11.09	Théâtre des Salins, SN Martigues (FR)
04 - 05.09.09	Festival La Bâtie, Genève (CH)
16.05.09	Le Bateau Feu, Dunkerque (FR)
12.05.08	L'espal, Le Mans (FR)
06 - 07.05.08	Le Lieu Unique, Nantes (FR)
29.04.08	Le Fanal, Saint-Nazaire (FR)
23 - 24.04.08	Palais des Beaux Arts, Charleroi (BE)
08 - 12.04.08	Les Halles de Schaerbeek, Bruxelles (BE)
24 - 26.05.07	Festival Transamériques, Montréal (CA)
21 - 22.03.07	Le Volcan, Le Havre (FR)
19 - 24.07.06	Festival d'Avignon (FR)

## ROJO REPOSADO

### VERSION ESPAGNOLE

17 - 18.12.10	Teatro Central, Sevilla (ES)
11 - 12.12.10	Teatro Alhambra, Granada (ES)
02 - 03.12.10	Teatro Cánovas, Málaga (ES)
19.11.10	Temporada Alta Festival, Girona (ES)
01 - 4.10.09	Centro Dramático Nacional, Madrid (ES)

## BEZONKEN ROOD

### VERSION NÉERLANDAISE

02.02.16	CC Maasmechelen (BE)
26.01.16	CC Sint-Niklaas (BE)
19.01.16	30CC, Louvain (BE)
06.01.16	CK*, Courtrai (BE)
27.05.15	Parktheater, Eindhoven (NL)
05 - 08.11.14	Toneelhuis, Antwerpen (BE)
20 - 21.05.14	Toneelhuis, Antwerpen (BE)
05 - 07.05.11	Toneelhuis, Antwerpen (BE)
25.02.11	CC Zwaneberg, Heist-op-de-Berg (BE)
18 - 19.05.10	Toneelhuis, Antwerpen (BE)
04.05.10	Theater na de Dam, Amsterdam (NL)
04 - 07.06.08	Toneelhuis, Antwerpen (BE)
26.04.08	Koninklijke Schouwburg Den Haag (NL)
15.04.08	Theater De Spiegel, Zwolle (NL)
10 - 18.01.07	Toneelhuis, Antwerp (BE)
27.03.07	Theater a/d Parade, Den Bosch (NL)
15.03.07	Schouwburg Kunstmin, Dordrecht (NL)
28.02.07	Chassé Theater, Breda (NL)
08.02.07	Stadsschouwburg Arnhem (NL)
06.02.07	Stadsschouwburg Utrecht (NL)
22 - 23.01.07	NT Gent (BE)
23.12.05	Stadsschouwburg Eindhoven (NL)
19 - 20.12.05	CC Brugge (BE)
12.12.05	Theaters Tilburg (NL)
09.12.05	30 CC, Leuven (BE)
07.12.05	CC De Doos, Hasselt (BE)
29.11.05	Koninklijke schouwburg Den Haag (NL)
26 - 27.11.05	NT Gent (BE)
22.11.05	Stadsschouwburg Groningen (NL)
16 - 19.11.05	Toneelhuis, Antwerp (BE)
06.09.05	Stadsschouwburg Amsterdam (NL)
25 - 27.08.05	Kaaitheater, Brussel (BE)
16 - 31.10.04	Rotterdamse schouwburg (NL)



# CECI N'EST PAS UNE HISTOIRE DE NOËL THIS IS NOT A CHRISTMAS STORY

DIRK ROOFTHOFT DÉCRIT LA RENCONTRE BIEN SINGULIÈRE QU'IL A EUE À PARIS,  
APRÈS Y AVOIR JOUÉ ROUGE DÉCANTÉ DE JEROEN BROUWERS,

Paris, le jeudi 17 décembre 2015

Ce soir, un homme qui a résidé en tant qu'enfant dans le même camp de Tjideng que Jeroen (Brouwers) est venu voir *Rouge décanté*.

Il m'attendait avec sa femme dans le petit bar du Théâtre de la Bastille.

Quand il m'a vu, il s'est levé lentement et a marmotté dans un drôle de français :

“J'étais aussi pendant la guerre dans le camp de Tjideng”.

Il rit dans sa barbe, gêné, s'excusant presque, mâchant ses mots.

Il porte une longue barbe blanche taillée en rond, des lunettes rondes elles aussi, et un chapeau de cow-boy en cuir brun dont les bords cabossés sont relevés.

Parce qu'il ne prononce pas *Tjideng* comme je le fais dans le spectacle (un point sur lequel Jeroen avait d'ailleurs déjà attiré mon attention), je m'exclame, interloqué :

“Pardon?”

Puis soudain, je comprends, et j'ai la chair de poule sur tout le corps.

Saisi par une vague d'émotion, je prends le vieil homme dans mes bras (en ces temps troublés, je suis prodigue en accolades et en aumônes pour les sans-abri des rues de Paris) et je sens sa sueur de vieil homme.

Plus tard, en serrant chaleureusement sa main droite dans mes deux mains, je remarque qu'il lui manque un demi-doigt et que les jointures de deux autres sont déformées par des protubérances de la taille d'une olive.

Sa femme se lève aussi lentement de sa chaise et m'adresse ses félicitations pour le magnifique spectacle dans ce même français un peu bizarre que seuls les Hollandais, soit dit sans offense, sont à même de concocter et de parler longtemps, car il s'avère qu'ils habitent depuis 38 ans dans le Lot, à cent kilomètres de Bordeaux.

“Donc on peut tout simplement parler en néerlandais.”

Et le vieil homme se met à raconter ; il reste debout, mais sa femme, qui sait que ça va prendre du temps, se rassied.

“Je le vois encore courir avec son chapeau, le petit Jeroen.”

“Vous avez un drôle de chapeau, vous aussi,” lui dis-je.

Le vieil homme rit doucement, d'un fin sourire qui ne quitte pas son aimable visage pendant toute la durée de l'entretien, même pendant les moments les plus navrants. Il sourit sans discontinuer. Comme la mère dans *Rouge décanté*, me dis-je.

“Oui, dit le vieil homme, “mais Jeroen ne portait pas un vrai chapeau, c'était plutôt un casque.”

“C'est ça, un casque colonial, comme je le dis dans la version en néerlandais.”

“En effet,” rétorque-t-il, “un grand casque blanc”

(Sur le chemin du retour vers mon logis parisien, je me dis que je ne me souviens pas que Jeroen a qualifié le chapeau de « blanc » dans son livre : plutôt d'élimé, de sale et de puant, donc, bon, le blanc n'aura alors été plus qu'un souvenir)

Le vieil homme est plus âgé que Jeroen de quatre ans.

“J'avais neuf ans quand, après la guerre, je suis entré en première année de primaire, je dépassais tous ces bambins de cinq ans de la tête et des épaules...” Son sourire s'élargit et tourne au rire joyeux.

Tout comme Jeroen était fier de ses biens les plus précieux, son livre du petit Daniel et son chapeau, monsieur ... – j'aimerais citer son nom, mais il ne me l'a jamais dit – était fier de sa cuiller, sa seule et bien aimée possession.

“Une cuiller à servir !” Les yeux brillants de fierté, il brandit une cuiller imaginaire droit devant mes yeux, j'en louche presque.

“Et ma mère avait un plat en métal (la mère de Jeroen avait une planche à repasser), avec un petit trou rond au milieu. Elle le posait sur le feu pour y faire cuire des bribes de nourriture : au plus petites elles étaient, au plus longtemps elles vous tenaient au corps. Le plat devenait naturellement trop chaud pour être enlevé du feu à mains nues, et je devais donc insérer le manche de ma cuiller dans le petit trou, le coincer en biais et soulever avec précaution le plat du feu sans que les bribes de nourritures en tombent.”

Son regard brillant de fierté m'indique que cela lui a souvent réussi.

“Mais vous savez ce qui n'est pas juste, dans la pièce ? Quand vous racontez qu'ils ont jeté la nourriture des véhicules dans la fosse : ça ne s'est pas passé qu'une seule fois, mais trois fois !”

“Alors c’était encore bien pire”, me dis-je, mais l’homme garde son sourire.

“Il faut dire que ni dans la pièce ni dans le livre, il n’est pas intéressant de le raconter trois fois”, lui dis-je en guise d’explication.

Il pose la main sur mon épaule et répond : “Oui, je comprends, ce n’est pas grave.”

Mais il trouve que je devais le savoir : par trois fois toute cette nourriture étalée devant des estomacs affamés, et par trois fois jetée dans la fosse.

Sa famille avait survécu, mais lorsque quatre ans plus tard, en 1949, son père était retourné à la plantation, “l’entreprise”, sa jeep avait été sabotée, une bombe y avait été déposée et alors, dit-il : “Finalement, mon père a été quand même assassiné...”

“Par ailleurs, les Hollandais étaient tous des racistes invétérés, incroyable, mes parents ne l’étaient pas... Ma mère a dansé un jour avec un médecin chinois, la communauté hollandaise a hurlé au scandale, mais mon père, non, il trouvait ça très bien.”

Et il sourit.

Pendant la guerre, ils avaient fui Sumatra, car les Japs les poursuivaient. Après la guerre, les Hollandais étaient retournés à leurs entreprises, et s’étaient horriblement vengés. Leur racisme latent était maintenant parfaitement justifié.

Cela me fait penser aux SS d’Armando, le spectacle basé sur le livre s’appelait trompeusement *Ruhe* et la tête brûlée que j’y jouais disait, soir après soir :

“Le pays qui perd sa guerre n’a que des criminels. Le pays qui gagne sa guerre n’a que des héros” (mais ils ont tous fait les mêmes et terribles choses).

“Vous jouez encore *Rouge décanté*, après ce soir ?”, demande-t-il.

“Oui, ou alors il faut venir à La Haye, là, c’est spécial...”

Mais il ne me laisse pas finir ma phrase :

“Je ne me rends plus jamais aux Pays-Bas, j’habite depuis 38 ans avec ma femme dans le Lot, à cent kilomètres au-dessus de Bordeaux.”

“Ah, le Lot ! J’y ai passé cinq jours cet été chez ma belle-sœur qui y a une maison, et Bordeaux, nous y jouons *Rouge décanté* en mars 2017,” lui réponds-je.

”Alors j’y serai”, s’exclame-t-il résolument et il tapote ma clavicule de son index noueux, “parce que je veux que mes enfants le voient !”

Ses yeux s’écarquillent un moment derrière ses petites lunettes rondes.

Et en tremblant un peu, il me demande mon adresse et mon numéro de téléphone pour se voir quand je vais dans le Lot. Ou pour m'écrire : "Parce que j'ai encore bien des choses à raconter", me confie-t-il.

"Et sinon, nous nous reverrons certainement à Bordeaux, en mars 2017 !"

"S'il vit encore", cette idée me traverse l'esprit tandis que je le vois s'éloigner, son dos courbé disparaissant directement dans son chapeau de cow-boy, comme s'il n'avait pas de cou.

Je calcule rapidement qu'en 2017, il aura 81 ans, 4 ans de plus que Jeroen et 4 ans de moins que mon propre père.

Qui de ces trois partira le premier, je me le demande bien. Et peut-être que ce sera moi, car après tout, j'ai déjà 58 ans, brrr.

Sans se retourner, il lève encore une fois le bras. C'est encore un homme de haute taille, me dis-je.

Sa femme, elle, se retourne pour lancer avec un grand sourire :

"Attendez-vous à de longues lettres !"

La porte du théâtre s'ouvre, laissant s'engouffrer un moment le vacarme de la rue parisienne, puis se referme sur ses gonds avec un bruit sec et métallique.

Je reste là un moment, silencieux plus longtemps que de coutume, puis me tourne vers Nadine, une amie francophone qui malgré son âge avancé a fait le trajet toute seule Bruxelles-Paris en autocar pour voir *Rouge décanté*. Elle avait attendu patiemment, le sourire aux lèvres elle aussi, que se termine l'entretien entre le vieil homme et moi. Elle est la femme de François Beukelaers, le professeur d'art dramatique au Studio Herman Teirlinck qui a su me persuader de continuer quand, au milieu de la seconde année, je lui confiais que je voulais arrêter ma formation. Nadine était alors splendide, elle ressemblait à Mireille Darc, avec son carré de cheveux blonds doucement rentré vers l'intérieur. Elle est encore blonde, et elle est encore belle, et elle n'avait pas besoin de faire repulper l'arc de Cupidon, d'après moi, ou bien ai-je tort ? Elle doit avoir 65 ans, ou même peut-être presque 70. Sa voix est restée exactement la même. Elle a sa valise avec elle, car elle doit encore faire 20 km sur le siège arrière de la moto de son amie parisienne, qui la loge ce soir chez elle aux environs de Paris.

Et c'est pourquoi Nadine porte des jeans, je ne l'avais jamais vue habillée ainsi (mais il faut dire que je ne l'ai pas vue souvent les dernières années).

Peut-être près de 70 ans, encore 20 km à faire en moto avec armes et bagages et au milieu de la nuit avec ce corps frêle et mince qu'il faudra coiffer d'un lourd casque de moto... cela m'émeut qu'elle ne voie aucun inconvénient à venir assister si loin de chez elle à notre spectacle.

Quand j'étais étudiant, il m'est arrivé de baby-sitter leur fille, à elle et à François... Elle doit avoir 42 ans, maintenant.

Ma fille porte d'ailleurs le nom de la leur, Marie, et elle a 29 ans, déjà.

Comme la vie va vite, aussi vite que le paysage qui passait en trombe quand j'ai pris le TGV à l'aller, et que je me demandais ce qui m'attendait à Paris.

